

hommes entre les généraux Worth et Taylor. On pensait généralement qu'une bataille avait dû être livrée le 25 décembre, mais que les renforts sus-mentionnés était arrivés à Saltillo avant cette époque. Dans ce cas, les généraux Taylor et Worth avaient sous leurs ordres 7,000 hommes, à l'aide desquels l'armée mexicaine a dû être repoussée. Toute la vallée de Rio-Grande était en fermentation; on redoutait à Camargo, à Matamoras et sur les autres points, une attaque des *rancheros*, commandés par Canales, auquel on attribuait 2,000 hommes.—Appel a été fait aux citoyens, à Matamoras et à Brazos de s'enrôler pour le suivre.

Le général Scott est arrivé, le 28 décembre, à Brazos; et s'est mis en route pour l'embouchure du Rio-Grande; le jour suivant, il attendait quelques chevaux pour se diriger sur Camargo.

Un exprès, pensait-on, avait été envoyé au général Patterson, pour contre-mander sa marche sur Victoria.

Une lettre du *Picoyune* donne les détails les plus circonstanciés, et ne laisse plus planer le moindre doute sur les faits que nous venons de rapporter. Cette lettre est datée de Tampico, le 23 décembre. Elle confirme la nouvelle du refus fait par le Congrès mexicain de cesser les hostilités avant le retrait des troupes et de l'escadre.

Il a, de plus, décidé qu'il n'accepterait aucune intervention européenne, quelle qu'elle fût, qui aurait la paix pour objet.

#### POLOGNE.

—Les correspondances des journaux anglais donnent quelques détails sur les arrangements des trois puissances du nord à l'égard de la république de Cracovie. Le *Times* publie une lettre dans laquelle on dit qu'une partie de la Gallicie sera cédée à la Russie. On ne parle pas de l'indemnité qui sera donnée à la Prusse. Cette lettre se termine ainsi :

L'existence de Cracovie comme ville libre ayant été garantie par le congrès de Vienne, nous sommes curieux de savoir de quelle manière la nouvelle cessation de cette existence sera reçue par la France et par l'Angleterre, qui avaient été parties contractantes au traité, et dont leurs trois alliés du Nord eussent dû préalablement consulter les vues à ce sujet.

« Il est peu douteux que cette affaire provoquera de véhémentes interpellations dans les chambres françaises et dans le parlement anglais. Il est également certain que ces clamours n'assureront pas la liberté de Cracovie, que les puissances du Nord sont décidées à traiter comme une question qui n'intéresse qu'elles seules, et touchant laquelle elles ne veulent admettre aucun appel de la part du reste de l'Europe. »

### RELATION DE LA CONVERSION

A LA RELIGION CATHOLIQUE,

De mademoiselle Blum, née en Suisse, actuellement  
Sœur de Sainte Claire à Lyon.

Suite.

M. le Curé, touché de ma situation, me mit dans une autre maison où il ne m'en coûtait que 12 livres, et j'y étais mieux nourrie; mais comme elle était très-fréquentée, je ne m'y plaisais pas.

Il n'y avait pas un mois que j'y demeurais, lorsqu'un de mes cousins arriva à Lyon, et me fit chercher pendant trois jours par ses domestiques, pour m'apporter de la part de ma tante de l'argent et des habits. Il découvrit enfin que j'étais à la Guillotière. On vint me dire qu'un de mes parens me demandait, et s'annonçait comme envoyé par ma famille. Je frissonnais et fis difficulté de le voir. La demoiselle de la maison m'y obligea, et eut la complaisance de m'accompagner avec deux de ses parens. Je me présente au voyageur qui, après m'avoir salué fort honnêtement, entra en conversation, et me pressa de retourner en Suisse auprès de ma tante, ajoutant qu'elle était prête à me recevoir; que dès qu'elle me verrait, elle oublierait tous mes égaremens, et que mon refus la ferait mourir de chagrin. Décidez-vous, mademoiselle, me dit-il en finissant, j'ai ordre de vous conduire. Je lui répondis que cette démarche était inutile, et que jamais je ne remettrais le pied dans mon pays. Je suis catholique, ajoutai-je, et j'en veux l'être jusqu'à la mort. A ces mots il entra en fureur, et se laissa aller à toutes sortes d'emportemens. Peu de temps après il s'apaisa et me demanda s'il y avait longtemps que j'étais catholique. Je lui répondis : Depuis le mois d'octobre. Il voulut savoir depuis quand je faisais mon séjour à la Guillotière. Je le satisfis. Cela ne vous fait pas grand honneur, me dit-il, de donner parmi des gens de basse condition. Je lui représentai que s'ils n'étaient pas de condition, leurs âmes étaient plus agréables à Dieu que la sienne et celles de tous les protestans. Il me présenta 500 livres, et me demanda si je reconnaissais la Sainte Vierge. Oui, vraiment, lui répliquai-je. Hé bien, reprit-il, en remettant dans sa poche la somme qu'il venait de m'offrir, la Sainte Vierge vous donnera de l'argent tant que vous en voudrez. Puisque vous avez en elle tant de confiance, elle ne vous laissera manquer de rien. Que vous êtes heureuse! Vous n'avez plus besoin de Dieu pour aller en paradis; ce sera la Sainte Vierge et les Saints qui vous y feront entrer. Voici deux tabliers de cuisine, ce sera votre

apanage. Vous êtes l'opprobre de notre famille et de tout le pays; nous vous renonçons; adieu. Je lui répondis : Et moi aussi je vous renonce; je vous dis un adieu éternel, avec bien de la douleur de vous voir si attaché à votre secte. Je me retirai pour aller lire la lettre de ma tante. Elle était écrite sur le même ton que je venais d'entendre : dès les premières lignes, je la jetai au feu.

En beaucoup d'autres occasions j'ai eu de grands reproches à essuyer et toutes sortes d'injures à supporter. Plus d'une fois les protestans m'ont traité de folle, de cerveau perdu, d'esprit misérablement abusé par l'erreur. Ce qu'on me disait de plus modéré, c'est que j'étais digne de compassion. Ceux qui me plaignaient, appuyés sur les paroles de Jésus-Christ : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle*, je les plaignais bien davantage; et plus on s'efforçait d'ébranler ma foi, plus je m'y fortifiais, répétant toujours que je croirais fermement jusqu'au dernier soupir.

Le Jeudi-Saint, méditant sur le sacré tombeau où reposait Notre Seigneur, je fus vivement touchée des grands mystères et des cérémonies de l'Eglise. Pendant que je répandais des larmes, il me vint une pensée de prier mon Sauveur qu'il daignât me faire trouver une maison où je pusse travailler à mon salut. Au sortir de l'Eglise je rencontrai M. l'abbé Hériot, qui m'ayant abordée, m'offrit ses services, me témoigna qu'il aurait souhaité me connaître plus tôt, et me combla d'honnêtetés. Je le remerciai humblement, sans lui demander aucune grâce, et mettant toute ma confiance en Dieu. Le lendemain, Vendredi-Saint, se trouvant avec madame de Claris, qui venait d'assister au sermon de la Passion, il lui fit mon histoire. Elle en fut si touchée qu'aussitôt elle vint me trouver, malgré le mauvais temps qu'il faisait alors; car le vent était si violent qu'on pouvait à peine marcher. Elle me fit tant d'amitiés que j'en étais confuse. La conversation finit par m'inviter à dîner chez elle le jour de Pâques. La seconde fête et le jeudi suivant je m'y rendis. Elle me demanda quel parti je voulais prendre. Je lui dis que tout mon désir était d'être religieuse, pour faire pénitence de mes péchés; mais que n'ayant nulle ressource, je ne pouvais l'espérer. Mon enfant; me répondit-elle, il n'y a rien d'impossible; confiez-vous en Dieu, je veux vous avoir chez moi, et vous regarde dès à présent comme ma fille. J'acceptai cette offre si gracieuse et si avantageuse pour moi, et mon premier mouvement fut d'en remercier Dieu de tout mon cœur. Je vis bien qu'on ne perd rien à se reposer sur lui. Je continuai mon petit travail ordinaire, dont le fruit servit à m'équiper; car je manquais presque de tout. J'avais coutume de me coiffer en cheveux, ignorant si cela était contraire à la piété chrétienne. Madame de Claris me fit charitablement des leçons de modestie et de simplicité auxquelles je me conformai avec plaisir.

Que m'arriva-t-il alors? Du moment que j'eus trouvé plus de secours humains, le goût sensible de la dévotion me fut ôté, et je ne sentis plus cet attrait pour la prière qui auparavant faisait mes délices. La vue du crucifix ne me faisait plus la même impression; les larmes ne coulaient plus. Ce qu'il y avait de plus triste pour moi, c'est que je n'osais plus approcher des sacrements, ni même exposer mon état à mon confesseur, dans la crainte qu'il ne me reprochât de n'être point bonne catholique. A mon ancienne paix avaient succédé un trouble et des perplexités qui me désolaient. Je me décidai cependant à lui ouvrir mon cœur. Ce ne fut pas sans en retirer un grand soulagement. Il me fit comprendre avec beaucoup de charité, que dans les commencemens Dieu me nourrissait avec le lait des consolations, parce que j'étais un enfant; mais qu'actuellement, comme je devais être plus forte, il voulait me donner une nourriture plus solide; que je ne devais pas m'attacher à ces goûts sensibles que j'avais éprouvés jusque-là, mais uniquement à Dieu, et qu'il fallait être contente dans quelque disposition où il lui plût de me laisser à l'avenir. Ces avis me furent très-salutaires, mais le calme fut de peu de durée. En peu de temps mes peines revinrent et augmentèrent. A tout moment je croyais offenser Dieu, tant je me vis tourmentée par les scrupules. Je n'osais ni boire, ni manger, ni converser, ni dormir; je vivais dans une frayeur et une anxiété continuelles, sans savoir comment je pourrais sortir d'un état si cruel. J'usai encore du remède qui m'avait tant soulagés. Je découvris tout ce qui se passait dans mon âme à mon directeur; je pris même conseil de madame de Claris, ma bienfaitrice. Il n'en fallut pas davantage pour rendre la sérénité à mon esprit et la paix à mon cœur. J'avais un père dans mon confesseur, et dans cette dame une mère pleine de tendresse et de compassion. Je ne puis méconnaître dans les services qu'elle m'a rendus une faveur du Ciel et une providence toute particulière.

Suite et fin au prochain numéro.